

CONDITIONS :

Abonnement

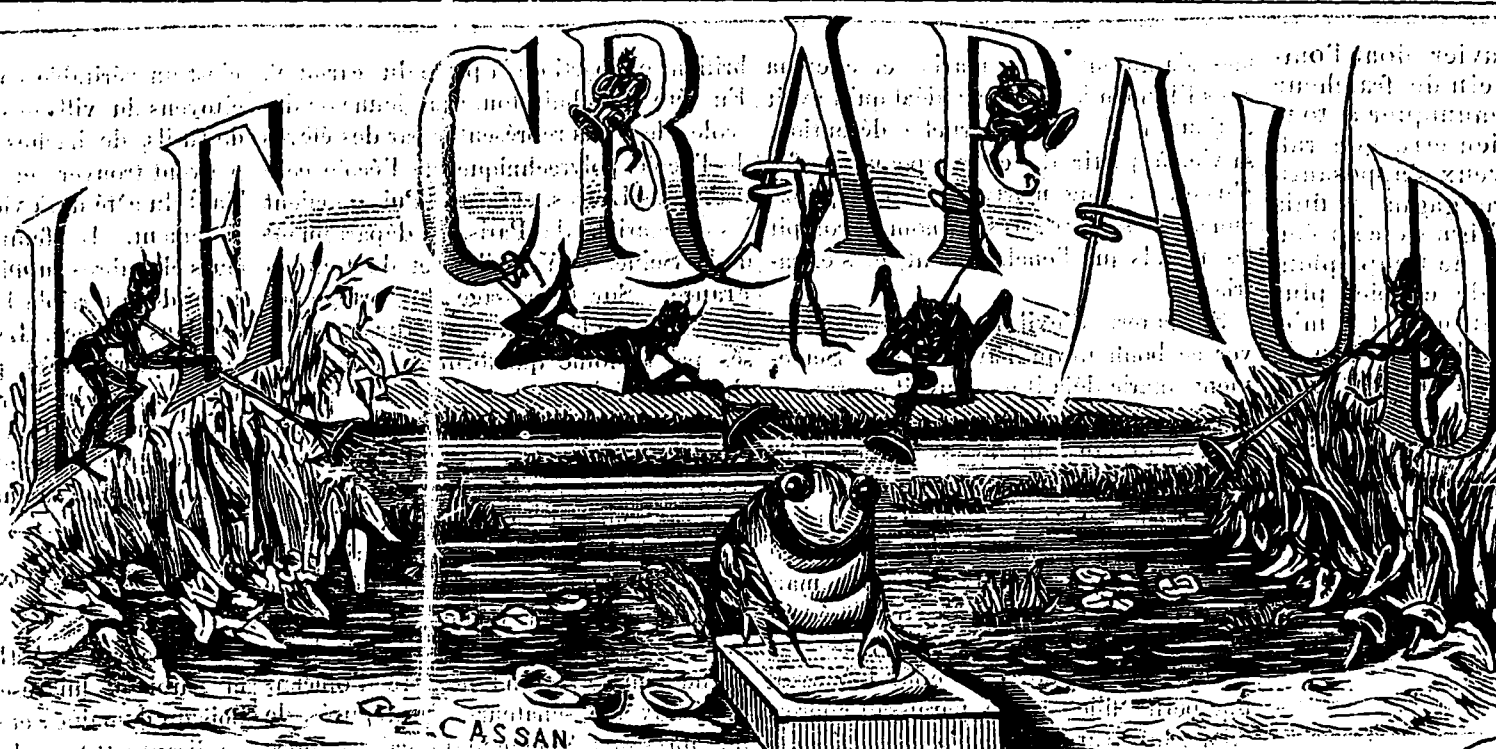
UN AN

Ville.....0 75
Campagne.....0 75
Etats-Unis.....1 00

SIX MOIS

Ville.....0 40
Campagne.....0 50
Un numéro.....0 1

L'abonnement est strictement payable d'avance.



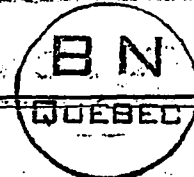
CONDITIONS :

ANNONCES :

Par ligne :
1ère insertion 10 cts
ins. subséquentes, 5c
Remise libérale aux annonceurs à long terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

DBEARD & BRAZEAU, Propriétaires-Éditeurs,
No. 31 Côte St. Lambert.



No. 16

POÉSIE.

Higiène à l'usage de tout le monde.

LES YEUX.

Quand un corps étranger entre sous
[la paupière
Il nous irrite l'Œuil d'une rude ma-
[nière ;
Sans grande douleur pour l'extraire,
Il faut rouler adroitement
Un morceau de papier qu'on passe
[promptement
Dans tout l'organe larmoyant.

LES OREILLES.

Quand, par hasard, un petit animal;
Un moucheron ou bien quelque
[bête pareille,
Pénètre insolennément jusque dans
[votre oreille,
Versez deux gouttes d'huile au fond
[de ce canal
Et l'insecte étouffé ne fera plus de
[mal.

COUPURES, BRULURES, ETC.,

Quand aux égratignures,
Aux piqûres,
Aux coupures,
Aux gerçures,
Aux brûlures,
Ce sont là de petits accidents.
Qu'on aggrave par les onguents.
Et par mille et mille pommades
Que des gens, d'ailleurs, excellents,
Prodiguent à tous les maïades ;
De l'eau fraîche, de l'huile et la
[proproté

Guérissent tous ces maux avec ra-
[pidité.

Messieurs voulez-vous voir votre
[famille heureuse ?
Donnez-lui du bon air, tenez-la pro-
[prement ;
L'eau n'est pas, après tout, une
[chose couteuse,
Puis, l'air et le soleil, se trouvent
[aisément.

MASSÉ.

Feuilleton du "Crapaud."

Les émotions de Polydore Marasquin.

PAR LEON GOZLAN.

Après trois journées d'angoisses passées entre la vie et la mort, nous aperçûmes un point noir comme de l'encre, qui se détachait sur la bande livide de l'horizon. Les Malais, dont les yeux ont une pénétration infailible, affirmèrent que c'était la terre. Nous y courions de toute la violence d'un vent infernal. La nuit étant presque aussitôt survenue, nous n'eûmes pas le temps de calculer si, lorsque la lumière du jour reparaîtrait, nous aurions atteint ou dépassé cette terre. Quelle nuit ! Nous n'avions plus ni voiles, ni mâts, ni gouvernail, et la jonque se fendait de toutes parts.

II

Enfin le jour parait ! Nous regardons ! la terre n'était qu'à un quart de mille. Mais ce quart de mille était une chaîne d'écueils tout blancs de l'eau qui s'y brisait comme du verre, s'y pulvérisait avec furie, et se vaporisait ensuite dans l'espace avec la tenuite de l'éther. Impossible de ne pas se briser comme elle sur ces pointes couvertes d'écume et toutes barbuées de longues algues échevellées. Nous n'eûmes pas le loisir de réfléchir bien longtemps sur le sort qui nous attendait. Deux secousses brusques, effroyables, deux coups de talon, pour nous servir du langage des marins, fracassèrent les reins de la pauvre jonque, dont la dunette fut en même temps enlevée par une lame foudroyante, qui emporta aussi cinq hommes de l'équipage. A peine entendîmes nous les cris qu'ils poussèrent en disparaissant dans l'abîme. Les autres matelots cherchèrent à s'emparer de la chaloupe suspendue le long du bord, afin d'essayer de regagner le rivage. Tant bien que mal ils parvinrent à la descendre à fleur d'eau ; mais une lutte épouvantable éclata quand il fallut savoir qui l'occuperaient les premiers. Elle ne pouvait guère contenir plus de six personnes et quinze se présentaient pour l'envahir. Les couteaux furent tirés. Un égorgement commença ; mais le théâtre de la lutte allait disparaître sous les pieds des vainqueurs et des vaincus.

Resté à l'écart, j'avisai dans ce moment suprême une de ces bouées qui se lient par une corde au câble qui retient lui-même l'ancre, et qui servent à marquer le point perpendiculaire où elle est moullée. J'ouvre rapidement mon couteau, je coupe la corde à une certaine distance du câble, saisissant ensuite la bouée à deux bras, je me précipite avec elle par-dessus bord au milieu des vagues. Un instant ense-

veli sous l'eau, je remonte à la surface. Je retourne la tête, afin de savoir quel parti ont pris mes compagnons..... Eux et les derniers débris de la jonque ont disparu !

Pendant trois heures je luttais avec la mort. Quelle agonie ! Chaque fois que je cherchais à m'accrocher aux branches des madrépores qui dardaient entre l'écume et la mer, j'étais repoussé, chassé par le ressac : mes mains ensanglantées se détachaient de ce douloureux appui ; les forces me quittaient. Je n'en avais plus assez pour saisir la corde attachée à la bouée. J'avais perdu toute mon énergie, tout sentiment de l'existence, quand une dernière lame couvrit, m'enveloppa et me roula au fond de l'eau, ainsi que ma bouée. Je me sentis défaillir et j'eus froid ; puis je n'éprouvai plus rien.

Quand je rouvris les yeux, j'étais étendu sur une plage couverte d'algues et de plantes marines. Il me semblait que des arbres n'étaient pas loin de moi. Mon étonnement était celui d'un homme ivre après un long sommeil. Je manquais de force pour me lever.

La tempête ne grondait plus. Le soleil, à ma vue encore bien faible, parut avoir atteint une certaine hauteur. Il répandait une grande chaleur autour de moi. Le sable chauffait sous mes deux mains ouvertes ; la conscience de la vie revenait peu à peu. Je me cherchai, je me demandai si c'était bien moi, et dans quel endroit je me trouvais. J'acquis la certitude qu'il y avait des arbres, une forêt à une petite distance. J'essayai ensuite de me lever et de faire quelques pas ; mais, fuyant sous moi, mes jambes avaient la mollesse du coton. Pourtant je me tins debout. Le soleil, qui avait encoré marché, frappait maintenant d'aplomb sur le paysage. La chaleur répandue dans l'air augmentait tellement de minute en minute que je tombai d'épuisement.